

ERRATA.—Dans la pièce intitulée "Bocage de Maskinongé," première strophe au lieu de "j'aime ton vert feuillage," lisez : "j'aime votre feuillage."

Dans la pièce intitulée "Tout passé," dernière strophe au lieu de "Ainsi sois donc fidèle," lisez : "Ame sois donc fidèle."

N. CARON, PIRE

### LE LÉZARD ET LA SALAMANDRE.

Un lézard, insulté par une salamandre,  
 Pour un motif fort innocent,  
 Fut de ses coups de dent forcé de se défendre,  
 Et de la mordre jusqu'au sang.  
 Mais le lézard est bon, et de cette querelle  
 Il eut en peu de jours perdu le souvenir,  
 Tandis que, lui jurant une haine éternelle,  
 La salamandre, plus cruelle,  
 De sa perte en secret nourrissait le désir.  
 L'occasion ne la fit point languir.  
 Le lézard, un matin, s'étant mis en voyage,  
 Et suivant un étroit sentier,  
 Fut arrêté par un brasier  
 Dont les charbons ardents lui barraient le passage.  
 La salamandre arriva sur ses pas ;  
 Et, fondant sur son embarras  
 Un projet infernal dicté par la colère,  
 Lui dit d'une voix débonnaire :  
 « Pourquoi donc ne passes-tu pas ?  
 — J'ai peur, dit le lézard, ce brasier m'épouvante.  
 Cette chaleur est si brûlante,  
 Et je crains d'y laisser ma peau ;  
 Qu'en pensez vous ? — Pauvre étourneau !  
 Répond-elle en riant, ta crainte est ridicule.  
 Je vais parcourir devant toi  
 Ce feu dont la chaleur te cause tant d'effroi ;  
 Et tu verras si je m'y brûle. »  
 La perfide à ces mots s'élança dans le feu,  
 Sautillant, bondissant comme sur la verdure,  
 De ces charbons ardents semble se faire un jeu.  
 Et sort enfin sans la moindre brûlure.  
 A cet aspect le lézard se rassure ;  
 Dans le brasier, comme elle, il entre en étourdi ;  
 Mais à trois pas il jette un cri,

Dont triomphe la salamandre ;  
 Recule en se traînant, brûlé, cuit à demi ;  
 Et vient expirer sur la cendre.  
 Reconnaissant trop tard qu'il ne faut jamais prendre  
 Les conseils de son ennemi.

### A MA SŒUR.

#### CE TEMPS N'EST PLUS.

Ce temps n'est plus où notre bonne mère  
 Nous caressait, enfants sur ses genoux  
 Vingt ans ont passé depuis, ô mystère !  
 Le printemps toujours aux hivers jaloux  
 Succède apportant son trésor d'allégresse,  
 Seuls nous pleurons, sœur, notre jeunesse  
 Pour nous, ici-bas, ce beau temps n'est plus  
 Jours de bonheur, qu'êtes vous devenus ?

Ce temps n'est âge de poésie  
 Où sans effrois nous regardions les cieus  
 Que nous disaient les chagrins de la vie  
 Quand nous trouvions le bonheur dans nos yeux.  
 Charmantes illusions du jeune âge,  
 Jouir et prier c'était tout notre ouvrage ;  
 Maintenant ce temps fortuné n'est plus,  
 Jours de bonheur, qu'êtes-vous devenus.

Ce temps n'est plus, notre mère adorée  
 S'envola soudain vers l'autre séjour  
 Dès lors la vie à nos yeux dévoilée  
 Ne fit qu'accroître notre unique amour  
 Hélas, l'espoir nait où l'amour succombe  
 Si nous pleurons sur cette fraîche tombe  
 Les vrais plaisirs que nous avons perdus  
 Sœur, nous savons ce qu'ils sont devenus.

L. C. D.

### LES DEUX MÈRES.

(Suite.)

—Et si je ne vous croyais pas ?  
 —J'en mourrais !  
 —Ce jeune homme ne vous a jamais écrit ? dit  
 madame Warner.  
 Alice rougit et trembla.  
 —Où sont ses lettres ? dit sa mère.  
 —Il ne m'en a écrit qu'une, et je l'ai brûlée.  
 —Vous mentez !  
 —Je ne mens pas.  
 —Et que vous écrivait-il ?  
 —Je ne l'ai pas lu.

Madame Warner regarda encore sa fille, puis,  
 allant se rasseoir, elle lui fit signe d'approcher ;  
 Alice s'approcha.

—Vous savez si je vous ai aimée, dit la pauvre  
 mère ; tout ce qu'une femme peut prodiguer de  
 tendresse à son enfant, je l'ai fait, et c'est ainsi que  
 vous reconnaissez cette tendresse ! C'est ainsi que  
 vous me recompensez ! —Je vous ai donné de l'a-  
 mour, vous me payez en ingratitude ; je vous ai  
 rendu heureuse et vous me condamnez à mourir  
 j'ai essuyé vos larmes et vous faites couler les mien-